

# Le «Trésorier-payeur» de Yannick Haenel, argent double

Un banquier converti à la charité organise son épuisement sexuel et littéraire pour atteindre la vraie liberté. Yannick Haenel signe un roman jouissif autour de la notion de «dépense» chère à Georges Bataille.



Yannick Haenel, en octobre 2021. (Léa Crespi /Pasco)

par [Eric Loret](#)

Libération, publié le 26 août 2022 à 23h31

Ça sent le bois et l'encaustique, la bibliothèque et les lingots d'or. Le cœur [du roman](#) est le bureau d'un directeur de banque, que Yannick Haenel appelle volontairement du terme impropre de «Trésorier-payeur». Non loin, «une belle maison de briques rouges» qui fut la sienne. Dans un coin, un aboli bibelot japonisant, poupée qui ne fait pas non. Entre tout ça, un tunnel secret et la tendance à combler ou creuser des trous, bien connue de Sartre, qui y consacre plusieurs pages dans *l'Etre et le Néant*. «Sans doute le Trésorier-payeur, hasarde Haenel, n'avait-il cherché qu'à établir dans sa vie (dans sa tête) la grotte où loger son désir perdu.» Question trous, Sartre est plus catégorique : «Je n'ai qu'à m'y couler pour me faire exister dans le monde qui m'attend.»

Pour mettre en branle ce creux en forme de conte (onze occurrences de «féerie» dans le livre), il faut une magicienne à la mesure de Haenel : ce sera la célèbre théoricienne de l'art Léa Bismuth. En 2015, elle invite l'écrivain à adresser un sujet inouï, comme seuls les curateurs en ont la hardiesse : la notion de dépense chez Georges Bataille. C'est à l'occasion d'une exposition qu'elle organise à Béthune, dans une ancienne succursale de la Banque de France, transformée en centre d'art et nommée, sans chichis inutiles, LaBanque. Tout ceci est vrai. L'accrochage s'appelle «Dépenses». [Libération](#) écrivait à l'époque : «Il sera ici question d'or, de mort et de corps, autre façon d'aborder la question économique.»

## Trouver l'infini dans la mort

Ce qui est moins vrai, c'est la suite : qu'un tunnel joint la succursale et une maison qui la joute, où habitait jadis un «Trésorier-payeur». Que celui-ci s'appelait Georges Bataille, comme le célèbre auteur (1897-1962) de *l'Erotisme*, et que d'ailleurs ce banquier homonyme avait été photographié en 2007 par l'artiste et écrivain Edouard Levé juste avant sa mort. Les malins auront noté que Levé a bien photographié un «Georges Bataille», mais en 1999, et qu'il n'était pas banquier, ni même béthunois. «Je n'ai jamais vraiment cru à la différence entre réalité et fiction ; elle ne mène qu'à l'assèchement du langage. La vérité brille entre les deux, à l'endroit de l'échancrure, lorsque le voile, en flottant, révèle un peu l'abîme où elle a été déposée.» *Le Trésorier-payeur* sera l'histoire de cette mise à nu et de la disparition du narrateur dans une dépense absolue.

Mais il faut revenir sur cette notion, car tout le monde n'a pas la chance d'avoir été, comme Georges le banquier, un de ces khâgneux qui, «après avoir raté le concours de Normale sup [...], poursuivaient leurs études sans beaucoup d'enthousiasme : aucun d'eux n'avait envie de finir prof de français dans un collège de banlieue ou d'enseigner la philosophie à des adolescents qui se vengeraient sur eux de leur vie merdique ; mais dès qu'ils étaient ensemble, ils retrouvaient leur vie intense». On ne peut s'empêcher d'imaginer ces intellectuels interrompus en lectorat impatient du *Trésorier-payeur*, texte dont la jouissance les dépasse de façon infinie (forcément infinie). Donc la dépense, dans *la Part maudite* précédé de *la Notion de dépense* (Minuit, 1949) de Bataille, le vrai : c'est l'idée que notre liberté ne tient pas à la consommation «productive» mais bien à la perte et la destruction, par quoi nous touchons à la possibilité de trouver l'infini dans la mort (cf. le sacrifice et le sacré). Il s'agit de repenser l'économie en accordant à la «dépense improductive» (le contraire de l'obsolescence programmée si l'on veut) toute sa place. Car il n'y a de richesse que si le risque de la perte est là et si celle-ci s'organise en une série d'offrandes (fêtes, art, etc.). On

connaît la dépense comme «potlatch» (terme emprunté par Bataille à l'anthropologue Marcel Mauss), un don démesuré visant à humilier et provoquer ses rivaux (par exemple en se suicidant pour emmerder le monde – ou le rédimer si l'on est messie). Il y a aussi et surtout l'orgasme, appelé «petite mort». Bataille en 1949 : *«La haine de la dépense est la raison d'être et la justification de la bourgeoisie.»*

## La vraie richesse est sexuelle

Le parcours mental de Georges le Trésorier-payeur consiste à se rendre compte, à force de s'occuper des endettés de Béthune et de pratiquer la charité, de cette réalité capitaliste : *«L'homme riche consomme la perte de l'homme pauvre en créant pour lui une catégorie de déchéance et d'abjection qui ouvre la voie à l'esclavage»* (Bataille, le vrai). Pour en sortir, une seule solution aux yeux du banquier : *«Il écrivit sur une feuille cette phrase : La vraie richesse est sexuelle car en elle tout se dépense.»* La grande réussite de Haenel est d'avoir fait de son héros un imbécile qui, jeune, croit que les femmes ont besoin des hommes pour les faire jouir, pour les remplir, pauvres trous qu'elles seraient, et qu'elles ont même besoin de le leur demander : *«La bretelle de sa petite robe noire avait glissé, elle ne portait pas de soutien-gorge, et ses beaux seins, gros et ronds, brillaient sous la lune. Elle lui dit qu'elle en avait envie, qu'elle ne pensait qu'à ça, à ses mains, à ses doigts dans son sexe et comment il l'avait fait jouir au cinéma. Est-ce qu'il allait la faire jouir à nouveau ? Est-ce qu'il voulait bien ?»*

La révélation de la dépense absolue viendra pour lui auprès d'une autre femme, Lilya Mizaki, dentiste idoinelement prénommée «il y a», elle aussi munie d'une robe dont *«les bretelles glissaient»*, sans doute comme le voile de Baubô-la vérité chez Nietzsche (*le Gai savoir*), sans rien dévoiler. *«Est-il possible de ne faire que l'amour, de ne plus avoir d'autre usage du temps que celui de s'aimer ? Durant des années, Lilya et le Trésorier ne firent que cela.»* Ils n'eurent bien sûr aucun enfant et le Trésorier-payeur ne lui fit pas subir le supplice des mille coupures décrit dans *l'Expérience intérieure* pour atteindre l'extase. Mais comme dans la cinquième et ultime partie de cet essai de 1943, *«Manibus date Lyliā, pardon Lilia, plenis»*, le lecteur, à la fin, eut les mains pleines de fleurs.